

**Discours de Jean-Paul Jacob, président de l'Inrap,
lors de la soirée organisée à la Cité des sciences et de l'industrie
le 20 mars 2012, pour le 10^e anniversaire de l'Inrap**

Mesdames, Messieurs, chers amis,

Arnaud Roffignon ayant brossé un tableau de la construction de l'Inrap, je voudrais tenter de répondre brièvement à la question : « À quoi sert l'archéologie ? »

On nous pose souvent la question... Y répondre n'est pas un exercice facile, tant est diverse notre discipline et riches ses apports à la connaissance. Mais je tenterai une réponse qui s'applique particulièrement bien à l'archéologie préventive :

« L'archéologie nous révèle des faits que nous ignorions, et dont nous ignorions que nous les ignorions ! » mais que nous sommes formés à déceler et à interpréter. Bien sûr, l'archéologie peut aussi conforter une hypothèse, compléter un corpus ou corroborer un texte. Mais, le plus souvent, elle nous amène dans les territoires de l'inconnu car, comme le dit si bien le grand historien du monde antique Paul Veyne : « Quand on ne sait pas ce qu'on ne sait pas, on ne sait pas qu'on ne le sait pas ! »

Ce disant, je pense à l'archéologie préventive mais aussi à l'archéologie programmée, car ces deux modalités d'exhumation des archives du sol sont indissociables, à ceci près que l'archéologie préventive est un exercice impérieux de sauvegarde contraint par la destruction programmée de vestiges, tandis que l'archéologie programmée est une démarche de recherche qui a pour elle la durée.

À la question : à quoi sert l'archéologie, on pourrait aussi répondre : « À rien ! ». À rien, car la connaissance est une fin en soi qui n'a d'autre légitimité qu'elle-même. De tout temps, l'Homme a éprouvé le besoin de comprendre le monde qui l'entoure et de connaître son histoire, sans que cette démarche exige d'autre justification. Ainsi – et je choisis à dessein cet exemple à la Cité des sciences et de l'industrie – personne ne discute le bien-fondé des recherches sur les origines de l'Univers, pourtant autrement plus coûteuses que l'archéologie, et qui mettent en œuvre des dispositifs parfois phénoménaux, comme les grands accélérateurs de particules.

Mais j'en reviens à l'archéologie préventive. Dans les années 1970, les archéologues, c'est-à-dire nous, soyons modestes, ont forgé un concept original : « la sauvegarde par l'étude ». Il y a là deux notions fondamentales, dont la conjonction est supérieure à la somme des parties. La sauvegarde, c'est évidemment la préservation des vestiges pour les générations futures. L'étude, c'est le travail de recherche qui permet de les comprendre. Dans le cas de notre activité, la sauvegarde n'est pas celle des vestiges matériels, mais leur enregistrement scrupuleux. Et l'étude est le moyen indispensable de leur préservation, tant il est vrai que les vestiges doivent être étudiés pour être compris et ainsi transmises la connaissance qu'ils nous apportent. Nous devons donc impérativement, Arnaud Roffignon l'a rappelé, exploiter scientifiquement les résultats des diagnostics et des fouilles.

Je le disais, l'archéologie préventive se fonde sur une nécessité : préserver les vestiges archéologiques du passé menacés par l'aménagement du territoire. Il est en effet

insupportable de voir disparaître les « archives du sol » sans que l'on sache, au moins, ce qui a été détruit. Étroitement corrélés aux projets d'aménagement, nos diagnostics et nos fouilles nous ont ainsi amenés sur des terrains jusque-là inconnus et à des échelles jamais atteintes. Car une autre nuance avec l'archéologie programmée réside évidemment dans le nombre des interventions et l'ampleur des territoires appréhendés. Là aussi, le changement d'échelle induit des différences notables en termes de résultats.

Donc, pour répondre à notre question, comment ne pas évoquer ces résultats !

Grâce à ces fouilles de grandes surfaces, on a pu découvrir, profondément enfouis, des vestiges dans la vallée de la Seine, remontant à plus de 200 000 ans, qui démontrent des techniques de récupération, par les prédécesseurs de Néandertal, des ressources d'animaux morts charriés par le fleuve.

Ailleurs, on a pu démontrer l'adaptation de Néandertal au climat tempéré de la période interglaciaire dont a bénéficié notre continent il y a environ 100 000 ans et apporter ainsi une contribution à la recherche sur les causes de sa disparition, qu'on a longtemps attribuée, à tort donc, à son inadaptation au climat tempéré.

En Poitou, on a retrouvé un campement complet de Néandertaliens, avec les pierres de calage de ce qui devait être un coupe-vent : une découverte sans précédent !

En Picardie, dans des niveaux profonds du canal Seine-Nord Europe, ce sont des outils qui démontrent que les stratégies de déplacement de Néandertal allaient bien au-delà des limites septentrionales qu'on lui attribuait jusqu'alors.

Ces données sont fondamentales sur l'histoire de nos tous premiers prédécesseurs. Elles le sont d'autant plus que les vestiges du Paléolithique sont rares et que chaque nouvelle découverte conduit à reconsidérer l'ensemble du corpus.

Pour *Homo sapiens*, notre ascendant direct, on a notamment retrouvé près de Bergerac d'impressionnants ateliers, qui permettent de reconstituer de façon précise les gestes et l'organisation de ces ateliers de taille de feuilles de laurier. Très récemment, on a mis au jour des niveaux aurignaciens dans la grotte ornée du Mas-d'Azil en Ariège, qui modifient complètement notre connaissance de ce site majeur.

Plusieurs fouilles ont permis de mieux connaître les techniques de chasse des hommes du Mésolithique, à la fin de la dernière glaciation, lorsque la forêt de feuillus reconquiert la France et que l'homme utilise l'arc pour chasser sous le couvert végétal : ainsi le site de la rue Henri-Farman dans le XV^e arrondissement de Paris, où l'on a exhumé des haltes de chasse en bordure d'un méandre fossile de la Seine.

Il y aurait beaucoup à dire sur le Néolithique, qui voit l'arrivée progressive de paysans du Moyen-Orient par le Danube et par les côtes méditerranéennes. Je relève simplement la découverte d'immenses enceintes comme celle de Pont-sur-Seine, celle de très grandes maisons, d'une dimension digne des cathédrales, celle d'un village entier près de Bergerac, celle de vastes fours à pierres chauffées qui devaient permettre d'organiser d'immenses banquets ou peut-être de traiter les céréales, on s'interroge encore sur leur destination, ou celle de menhirs abattus, comme à Belz, dans le Morbihan, ou encore en région parisienne, qui sont probablement la trace d'un iconoclasme (si vous m'autorisez cet anachronisme). Sans oublier une belle figurine féminine trouvée récemment sur le canal Seine-Nord Europe, très vite surnommée « la

dame de Villers-Carbonnel », et dont le genre est si rare en France. Pour cette période de l'invention de l'agriculture, l'archéologie récente apporte, sans jeu de mot, une moisson de données qui permet d'imaginer assez précisément ce territoire sur lequel nous n'avons aucune archive textuelle.

L'âge du Bronze, nous livre notamment des nécropoles à enclos circulaires très caractéristiques qui permettent d'imaginer la hiérarchisation de cette société. Cette période vient de faire l'objet d'une de nos enquêtes nationales, qui a permis le récolement et la constitution d'une base de données de plus de 1 700 sites, tout comme pour la période de l'âge du fer dont le même type d'enquête se termine actuellement. Période sur laquelle je ne reviens pas, car l'exposition que vous avez pu visiter est une excellente illustration des avancées de la connaissance sur les Gaulois.

Pour l'Antiquité, les découvertes sont innombrables ; on pourrait penser que l'on en sait assez sur cette période, considérer que l'on a déjà fouillé force *villae* gallo-romaines, comme je l'entends parfois. Même s'il y a beaucoup à dire sur cette affirmation abrupte, c'est aussi compter sans les très importantes fouilles urbaines qui ont permis, par exemple, la découverte de l'atelier de Pistillus à Autun, un potier célèbre dans toute la Gaule pour ses figurines domestiques en terre blanche, celle de tablettes de malédiction dans un bassin rituel au Mans, ou celle d'un lieu dédié à Mithra à Angers. Mithra dont le culte à mystères avait été introduit par les militaires romains et concurrençait le christianisme, avant d'être interdit par Théodose en 392, avec un succès mitigé comme l'ont montré ces fouilles.

Sans oublier, pour la fin de l'Antiquité, la mise au jour de basiliques paléochrétiennes des IV^e et V^e siècles à Ajaccio, Arles, Luxeuil-les-Bains second ermitage de Saint Colomban, ce feu venu d'Irlande comme le disait un historien spécialiste du monachisme, Marseille, Rezé et Roanne, qui permettent d'envisager de façon complètement nouvelle la christianisation de notre pays avec en arrière-plan des luttes de pouvoir entre évêques.

Le Moyen Âge, longtemps délaissé par l'archéologie, a bénéficié d'une dynamique extraordinairement féconde, qui a livré des résultats totalement inédits, sans équivalent dans les archives textuelles, et dont s'emparent aujourd'hui les historiens. C'est particulièrement vrai du haut Moyen Âge, période mal documentée, et qui souffrait de se trouver prise en étau entre l'Antiquité gallo-romaine, une référence pour tous les Français, et le second Moyen Âge, là aussi une référence avec ses châteaux forts et sa « renaissance urbaine ». Les découvertes sont nombreuses depuis peu, qu'il s'agisse du palais des rois wisigoths ou du château narbonnais à Toulouse, de tombes de l'élite franque à Saint-Dizier, ou d'un habitat aristocratique dans une boucle de la Dordogne à Pineuilh-la-Mothe, pour ne citer que quelques exemples, sans oublier pour autant les nombreux villages qui nous livrent tant de renseignements sur la vie du peuple des campagnes.

Bien que le second Moyen Âge soit évidemment beaucoup mieux documenté, les découvertes archéologiques ne l'éclairent pas moins d'une lumière nouvelle. Ainsi des moulins médiévaux retrouvés à Thervay, des tanneries de Troyes, des cimetières juifs de Châteauroux ou d'Ennezat, du château fort de Guingamp, du palais des hôtes de l'abbaye de Nevers, ou d'un atelier d'enseignes de pèlerinage au Mont-Saint-Michel, sans évoquer les incroyables progrès de l'archéologie urbaine.

En France, on a longtemps considéré que l'archéologie concernait principalement la Préhistoire et l'Antiquité. D'ailleurs, la loi Carcopino de 1941 incitait à ce que, dès la période mérovingienne, les archéologues cèdent la place aux seuls historiens puisque

les textes nous disaient tout ! Si l'archéologie médiévale a maintenant conquis ses lettres de noblesse, il nous faut encore faire connaître les enjeux de l'archéologie des périodes moderne et contemporaine : elle nous a permis de retrouver le jeu de paume de Louis XIII dans le Grand Commun du château de Versailles, le camp d'entraînement des troupes royales en vue des guerres de Hollande, encore en cours de fouille, à Saint-Germain-en-Laye, le camp napoléonien d'Étaples-sur-Mer (où se préparait l'invasion de l'Angleterre), des sépultures de catastrophe attestant de grandes épidémies, ou de massacres, ou encore les traces de la Première Guerre mondiale, de la Lorraine à la Picardie, qui racontent une autre histoire que ne le fait l'historiographie militaire ; il en va ainsi de la découverte bouleversante, près d'Arras, de la sépulture collective de vingt soldats britanniques inhumés en ligne dans une longue tranchée, et se tenant par le bras pour l'éternité.

Pour ne pas terminer sur une note sombre cette énumération, je citerai la mise au jour, dans la glacière du château de Baillet-en-France, des bas-reliefs sculptés par l'artiste russe Joseph Tchaïkov pour le pavillon soviétique de l'exposition internationale de 1937, dont on avait totalement perdu la trace depuis l'après-guerre. Cet ensemble insigne va d'ailleurs être exposé au musée Reina Sofia de Madrid en octobre prochain.

Il faudrait citer aussi le développement de l'archéologie précolombienne et de l'archéologie coloniale en Guyane, aux Antilles et, beaucoup plus récemment, à l'île de la Réunion. Elle nous apporte des données complètement inédites sur le peuplement amérindien des Caraïbes et du plateau des Guyanes, et documente avec beaucoup de précision l'esclavage colonial. Nous consacrerons d'ailleurs un colloque à ce thème au Musée du quai Branly en mai prochain.

J'ai évoqué de manière impressionniste quelques découvertes ; on en trouvera près de 200 dans le beau livre de Cyril Marcigny et Daphné Bétard intitulé *La France racontée par les archéologues*. Ils s'y sont efforcés de ne choisir que des découvertes réalisées au cours de la décennie écoulée. Peut-être pour la première fois, fait-on l'histoire de notre pays entièrement à partir des archives du sol...

Plus savant est le numéro spécial de notre revue *Archéopages*, consacré, sous la direction de Pascal Depaepe, le directeur scientifique et technique de l'Inrap, aux nouveaux champs de la recherche. On y trouvera de nombreuses perspectives pour l'archéologie des 10 années à venir !

Pour conclure, je voudrais évoquer la portée de ces découvertes dans le monde contemporain, ce qui est aussi une façon de répondre à la question : à quoi sert l'archéologie ?

Nous comprenons mieux la succession des peuplements, et n'en mesurons que mieux à quel point le territoire n'appartient à personne. Nous savons que notre aventure n'a d'autre commencement que les premières arrivées, depuis l'Afrique il y a plus d'un million d'années. Et j'espère vivement que la Maison de l'Histoire de France partira des premiers témoignages de la présence humaine pour construire son récit. Tout autre point d'ancrage serait arbitraire et idéologique.

Nous percevons à quel point l'Homme est dépendant de son environnement et nous évaluons mieux à quel point il l'a transformé.

Nous enregistrons les mutations du climat et nous vérifions, grâce à l'archéologie, que, souvent, l'Homme s'adapte admirablement, mais disparaît parfois.

Nos découvertes nous permettent ainsi de proposer des données et parfois même des modèles, notamment pour l'aménagement du territoire, ou la gestion des ressources hydrauliques et forestières. Mais elles nous interdisent tout optimisme béat : nous

savons que les mers pourraient de nouveau envahir d'immenses zones, parmi les plus peuplées de la planète. Nous vérifions que les ressources ne sont pas infinies, et que les sociétés humaines sont mortelles. Mais nous documentons aussi la puissance créatrice de l'Homme et son infinie capacité d'innovation.

L'archéologie est donc, pour les citoyens d'aujourd'hui, un puissant outil pour éclairer les choix politiques, notamment en matière environnementale. Elle n'en est que plus indispensable !

Je vous remercie.